

LA PHYSIQUE DU BON PLAISIR

LE DIMANCHE, JE ME PLONGEAI DANS MES BOUQUINS. Je résolus tous les problèmes de la fin du chapitre sur la thermodynamique, puis relus les notes que j'avais prises en classe sur l'introduction au chapitre traitant de la mécanique quantique. Le lundi, je n'aurais pas su dire si j'avais réussi mon devoir sur table, mais je pensais avoir la moyenne. J'étais dans un tel état d'épuisement que tout le reste de la journée je fus incapable de suivre correctement les cours. De retour à la maison, je n'ôtai même pas ma jupe d'uniforme. Je débouclai ma ceinture et m'effondrai sur mon lit. Puis j'entendis sonner. Croyant que c'était dans mon rêve, je ne bougeai pas. Mais la sonnerie persista. La femme du bidonville se tenait sur le seuil.

La femme au sari retroussé. C'était tout juste si je ne la voyais pas en train de pisser, tant mon souvenir était vivace.

– Toi ? m'écriai-je.

Stupéfaite, elle regardait ma jupe.

– Je vous avais prise pour un garçon, dit-elle en hindi.

Je ne répondis pas.

– *Didi*, reprit-elle, en s'adressant à moi comme à une grande sœur, alors que de toute évidence elle était plus âgée que moi.

– Quoi ? demandai-je en hindi.

– Je suis venue travailler, *Babyji*.

Étais-je un bébé ou une *Didi* ? *Babyji* était en soi une telle contradiction, et traduisait un respect que l'âge d'un enfant ne justifie pas.

– Tu es la nouvelle domestique ? m'informai-je, en m'écartant pour la laisser entrer.

J'étais flattée qu'elle m'ait prise pour un garçon.

– Oui, répondit-elle, les yeux baissés, en dissimulant un sourire.

Je me demandai si elle m'avait suivie depuis le chantier, mais ne dis mot.

Elle portait son sari bas sur les hanches. Apparemment, elle venait de se laver les cheveux. À la cuisine, elle s'installa sous l'évier, là où il y avait un robinet, et entreprit de laver l'amoncellement d'ustensiles. Je n'ai jamais compris pourquoi les domestiques préfèrent s'accroupir pour faire la vaisselle. À la maison, si je faisais la vaisselle, c'était debout en me servant du robinet de l'évier. Pour l'observer je me perchai sur un rebord de fenêtre, les jambes pendantes. De temps à autre, elle me regardait bien en face. J'étais alors incapable de soutenir son regard farouche, et me voyais contrainte de baisser les yeux. Quand elle eut terminé, elle demanda s'il y avait autre chose à faire.

– Non, je ne crois pas.

– Je peux vous masser les jambes. Elles deviendront solides pour le vélo.

– D'accord.

Elle avait reconnu m'avoir vue sur mon vélo.

J'allai chercher du lait hydratant à la salle de bains. Puis je m'installai à plat ventre. Je l'entendis se frotter les mains avec la lotion. C'était un bruit débordant d'énergie. Semblant signaler qu'elle dirigeait les opérations, ou qu'une décision était en train de se prendre. Généralement, mon père se frottait les mains lorsqu'il tâchait de décider quelles actions acheter en bourse. Dans les films hindis, des hommes à l'allure louche se frottaient les mains quand ils tramaient un mauvais coup. Le Dr Iyer se frottait les mains une seconde avant de vous confier son pronostic. J'étais plongée dans toutes ces considérations quand elle releva ma jupe bien au-delà de ma culotte, saisit fermement ma jambe gauche et commença à la masser. Malgré moi, mes jambes se raidirent. La femme avait les mains un peu rêches mais vigoureuses, et après quelques minutes mon corps se détendit peu à peu. La sensation de ses mains prenant possession de ma chair, la pétrissant, l'étirant, et la pinçant était apaisante. Quand elle eut terminé, je la raccompagnai à la porte et la refermai derrière elle sans un mot.

J'avais toujours eu l'idée qu'il se passerait quelque chose dans ma vie, quelque chose qui la transformerait. Après la puberté, je fus un rien déçue que tout continue plus ou moins comme avant. Maintenant, pourtant, l'attente semblait enfin terminée. Je ne savais pas trop ce qui surviendrait ni ce que cela signifierait, mais j'étais poussée par une force que personne ne pourrait tempérer. Je vivais des choses, j'en étais convaincue, que mes amis Vidur, Ashima, Sheela, Preeti, Deepa, Sonali et Tina n'avaient pas vécues. En fait, j'étais lancée à une telle vitesse que, j'en aurais presque juré, Chakra Dev, le voyou de la classe, le plus grand et le plus développé physiquement de tous les garçons, serait bientôt loin derrière moi. J'étais brusquement en tête. Plus adulte. J'avais hâte de rentrer de l'école, le lendemain, et que la bonne arrive. Je ne connaissais pas son nom. J'imaginai le spectaculaire *sindhoor* rouge dans ses cheveux, quand je pensais à elle.

Le soir, elle venait vers dix-neuf heures et préparait le repas en suivant les instructions de ma mère. Pendant que nous dînions, elle nous apportait des *rotis* chaudes. Je ne faisais pas attention à elle. Quand nous avions terminé, elle mangeait les restes. Ma mère lui avait donné l'assiette et le verre de Neeta.

Pendant toute la semaine, la bonne me massa les jambes. Elle mettait un point d'honneur à me regarder droit dans les yeux, sans ciller. Elle contemplait le gouffre qui séparait ma haute naissance de sa basse extraction, et le franchissait d'un bond, même si de temps à autre elle m'appelait *Didi* et s'adressait à moi comme à une supérieure. La nuit, je restais éveillée dans mon lit, oubliant un moment la dure réalité de mes seize ans et de ma condition de faible femme dénuée de fortune, pour imaginer que j'étais l'homme des films. Je voulais la richesse, le pouvoir ou la célébrité, quelque chose qui m'aide à obtenir ce que les règles du monde me refusaient.

Le samedi, je retournai chez Linde. Je me sentais pleine d'audace. J'avais passé tellement de temps à me prendre pour l'homme des films qu'il me semblait avoir vécu ses expériences. J'enfourchai mon vélo en m'imaginant être un tombeur, un homme averti.

– Je n'étais pas sûre que tu viendrais, remarqua-t-elle, un sourire éclairant son visage.

Je rangeai mon vélo dans son jardin et me penchai en avant pour la serrer dans mes bras. Ce geste me paraissait naturel. Elle m'embrassa sur la joue et me passa une main dans les cheveux.

Dans la fraîcheur tendue de rideaux sombres de son intérieur climatisé, les mots me manquèrent. De son ton distingué, elle tenait de menus propos. J'attendais qu'il se passe quelque chose. J'avais l'impression que nous perdions du temps. Nous disposions d'une heure et nous avions déjà laissé filer quarante-cinq minutes à bavarder des pannes de courant dans le quartier et du programme du cours préparatoire.

Je voulais lui avouer que je l'aimais. Je tentai de le lui dire de but en blanc. Mais dès que les mots parvinrent sur le bout de ma langue, mes mains se mirent à trembler. Je m'excusai et filai aux toilettes. Je dis au visage que je voyais dans la glace : Écoute, elle va éclater de rire, elle ne voudra plus jamais te revoir, que sais-tu donc de l'amour ? Tu n'as que seize ans. Elle voit une gamine, quand elle te voit.

– Nous avons une nouvelle bonne, lui annonçai-je en sortant des toilettes.

– Ah bon.

– Elle est vraiment sexy.

J'épiai sa réaction.

– Ah.

Son visage n'exprimait pas le moindre intérêt.

– Je crois qu'il faut que j'y aille.

Quand Linde me raccompagna à la porte, elle dit :

– À bientôt.

C'était décevant.

À la maison, la bonne lavait la vaisselle, penchée au-dessus de l'évier. En ma présence, elle s'accroupissait toujours, le sari retroussé à mi-corps, et j'apercevais ses jambes. À présent, elle avait les jambes couvertes. Ma mère l'appelait Rani, un mot qui signifie reine mais n'est souvent que le terme générique qu'on emploie à l'égard des domestiques. Elle disait :

– Rani, récurve la vaisselle à fond.

J'éprouvai un élan de tendresse protectrice envers Rani.

Elle récurait les assiettes avec une énergie grandissante. À intervalles réguliers, elle relevait la tête pour croiser mon regard. Sa fierté et son ardeur me transperçaient. Cette nuit-là, je rêvai que dans un doux murmure je l'appelais Rani et lui demandais de partir avec moi dans un endroit où elle ne serait plus bonne à tout faire.

Le dimanche matin, comme chaque dimanche, mes parents lisaient le journal et regardaient la télé pendant quelques heures. Ce jour-là paraissaient tous les quotidiens, et aussi quelques journaux et magazines hebdomadaires. Dans les pages couleur du *Sunday Mail*, je lus un article sur le sida, qui serait plus dangereux que toute autre MST. Un médecin indien interrogé à ce sujet assurait que ce n'était plus qu'une question de temps avant que la maladie venue d'Occident se propage en Inde. Rock Hudson, lisait-on, était atteint du sida. Je n'avais jamais entendu parler de lui, mais l'article signalait qu'il s'entourait de jolis garçons. Rien d'autre dans les journaux n'était aussi intéressant que cet article sur le sida. Je m'ennuyais. Je détestais regarder la télévision, il me vint donc à l'idée de retourner à vélo chez Linde. La visite de la veille m'avait laissé un sentiment d'échec. Ce moment en sa compagnie m'avait paru moins intime que celui de la semaine précédente. Pourtant je ne parvenais pas à me convaincre que si je la revoyais ce serait différent. Échouer deux fois de suite serait pire, j'y renonçai donc.

J'avais une autre interro de physique le lendemain matin. Mon établissement avait instauré un système d'interrogations écrites le lundi, et nous en avions une par matière chaque début de semaine. Le prof de physique était allé plus loin, il nous avait mis une interro tous les lundis. Cette semaine-là, j'avais donc histoire et physique. L'histoire, c'était facile. Il suffisait de se souvenir des faits, inutile de les comprendre. Quand le prof d'histoire parlait, ses paroles s'imprimaient directement dans mon cerveau comme à l'encre d'imprimerie et je les régurgitais sans effort. La physique, c'était vraiment la barbe. Je détestais ça. J'adorais ça. À plat ventre, redressée sur les coudes, je fis des problèmes sur le principe d'incertitude de Heisenberg. J'étais dans la mécanique quantique jusqu'au cou. Il n'était déjà pas marrant de devoir se souvenir qu'un photon est à la fois une particule et une onde. Pour couronner le tout, Mr Garg soutenait qu'il était impossible de mesurer simultanément avec la moindre précision la position et la vitesse des particules atomiques. Et une seule constante quantifiait l'incertitude combinée de la position et de la vitesse. Je restai là à recopier cette constante partout sur mon cahier avec des petits symboles grecs sur le côté. Si la science moderne acceptait le dualisme et mesurait les incertitudes, qu'est-ce que ça changeait que je sois Rock Hudson cavalant après de jolis garçons ou le *brahmin* du village amoureux de la fille du *shudra* ? La science de ce siècle nous avait appris qu'il n'existait pas de certitude. L'univers était chaotique et relatif. Ces aspects-là pouvaient se mesurer. Il existait quelques faits concrets sur lesquels on pouvait baser une façon de vivre sa vie. Je m'étais toujours moqué de la religion comme d'une béquille destinée aux masses, ce n'était donc même

pas envisageable. Il nous avait fallu deux mille ans pour découvrir que nous ne savions rien. Cet instant-là, où j'étais affalée sur mon lit, changea toute ma vie. J'étais soudain libre. Libre et libérée du fardeau de la connaissance, et donc de toute morale qui en découle. Seuls comptaient les sentiments. Et les sensations.

La tête posée sur mon bouquin de physique, je rêvai tout éveillée. Je fantasmai sur Linde et Rani. Je les mélangeai dans ma tête jusqu'à ce que Rani s'exprime bien et soit élégamment vêtue et Linde sensuelle et truculente. Si les particules pouvaient être des ondes et les ondes des photons, alors Linde et Rani pouvaient être l'une et l'autre. Je perdis tout sens de la réalité. Je n'arrivais pas à croire que j'avais vécu toutes ces années sous la domination de mes parents, sans même un gémissement de protestation. Au dîner, je mangeai en silence, avec la conscience d'être différente. J'étais libre. Rien ne comptait.

Mes parents se couchèrent tôt. Quand ils eurent éteint la lumière, j'allai dans la véranda et déverrouillai la porte de la ruelle pour partir à pied chercher Rani dans le bidonville, près du chantier. Je m'approchai sans bruit de la *jbuggi*. Je ne tenais pas à être vue. Quand j'arrivai à proximité, je n'entendis que des voix masculines. Les lieux étaient plongés dans l'obscurité, si ce n'étaient quelques lampes à pétrole vacillant çà et là. Elles jetaient des ombres menaçantes. Des hommes riaient, accroupis par petits groupes. Leurs rires résonnaient de façon sinistre. Ils parlaient je ne savais quel dialecte, pas franchement de l'hindi. Je n'arrivais pas à les suivre. Toutes les femmes étaient dans leurs cabanes étouffantes de 2 m², occupées à mettre leur portée d'enfants au lit. Je me sentais en danger. J'avais envie de détalier avant que quelqu'un ne me saute dessus dans le noir. Je restai dans l'ombre, en marchant vite, mais prudemment pour éviter de faire le moindre bruit. Quand je fus de retour dans la rue, je m'arrêtai pour reprendre mon souffle. J'étais en nage.

Il était déjà assez tard, mais je décidai de passer chez Linde. Les rues étaient silencieuses. Mon coup de sonnette résonna dans sa maison.

J'attendis cinq minutes avant qu'elle demande à voix basse :

– Qui est-ce ?

– C'est moi, Anamika.

Je l'entendis ôter d'une secousse la chaîne de sécurité. Elle se dressa devant moi, enroulée dans un drap.

– Que se passe-t-il ? Ça va ? demanda-t-elle, en me caressant la tête.

– Très bien. Je peux entrer ?

– Ça va ? Que se passe-t-il ?

– Je peux entrer ? répétai-je.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais lui raconter.

– Évidemment, dit-elle, en s'écartant pour me laisser passer.

Quand je fus à l'intérieur, elle regagna sa chambre et alluma sa lampe de chevet.

Impossible de deviner ce qu'elle portait sous le drap blanc. Rien, me semblait-il. Elle s'assit prudemment sur le lit, en s'assurant que le drap ne glisse pas. S'assit, la tête et les épaules appuyées contre le mur.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle encore.

Elle se tenait droite, dans une position inconfortable.

– Rien. Je peux rester ici cette nuit ?

– Ici ?

– Oui.

– Qu'est-il arrivé ? Où sont tes parents ?

Pendant une seconde, ma voix intérieure glapit. Tu es une adolescente. Elle te prend pour une gamine. Mais je la réprimai et pensai à l'équation de mon manuel de physique : $p(q) =$ la constante de Planck, et me rappelai que j'étais libre.

– Mes parents sont à la maison. Je veux passer la nuit ici, annonçai-je d'un ton neutre.

Linde garda le silence un instant. Je ne l'entendais même pas respirer. Je retins mon souffle, en me demandant ce qu'elle allait répondre. Peut-être se moquerait-elle de moi. Puis elle haussa les épaules et dit :

– D'accord.

Elle éteignit sa lampe de chevet.

J'envoyai valser mes chaussures et grimpai dans son lit. Je ne savais plus que faire. Je n'avais pas cru une seule seconde que cela arriverait. J'aurais dû échafauder un plan. Je m'allongeai loin d'elle et serrai très fort les paupières, en me répétant que le monde n'était qu'incertitude. Rien n'était figé.

– Qu'est-ce que vous avez sur vous ? lui demandai-je.

– Rien.

Cette information, c'était trop. Mon corps se raidit.

– Devrais-je porter quelque chose ? Cela te gêne-t-il ? demanda-t-elle, paraissant vouloir apaiser un enfant qui fait un caprice.

– Pas du tout, mentis-je.

J'avais peur de bouger et, par mégarde, de la toucher. À côté de moi, il y avait une femme nue. Il n'y avait là aucune incertitude. J'avais maintenant très chaud sous les couvertures. J'étais en blue-jean avec mon épaisse chemise en denim.

– Cela vous ennuie si j'ôte mon jean ? demandai-je aussi, calmement que possible.

– Non.

Je quittai le lit en trébuchant et retirai mon pantalon. Puis je me recouchai.

– J'aimerais que tu me racontes ce qui se passe. Tout cela est bien inattendu.

– Je sais.

Je me sentais un peu bête. Je ne savais vraiment pas quoi dire. Je recommençai à me concentrer sur le dualisme onde-particule et me rappelai que j'étais libre. Je n'avais rien à perdre. Si mes parents découvraient mon escapade, de toute façon j'étais grillée, quoi que j'aie pu faire avec Linde. Si elle se mettait en colère, je pouvais simplement m'en aller. Tout était une histoire de point instantané dans le temps, puisque rien n'était stable. Jamais je ne referais la même chose.

– Je peux vous toucher ? demandai-je.

– Hmm ?

La réaction de Linde ne me parut pas être celle qu'on attendrait d'une personne qui proteste énergiquement. Je décidai qu'elle avait répondu oui, et me rapprochai d'elle. Puis je pris timidement sa main dans la mienne et attendis qu'elle crie, hurle et me jette dehors. Elle n'en fit rien. Je laissai la paume de ma main explorer la sienne, puis son poignet, son avant-bras, son épaule. Finalement, elle me caressa la main à son tour. Nos orteils étaient maintenant en contact, et nos mollets. Puis nos genoux et nos hanches se touchèrent. Ensuite je perdis toutes mes facultés d'observation.

– Tu as une peau de bébé, remarqua-t-elle.

– Toi aussi.

Nous avons dû passer des heures à nous caresser. J'avais la sensation de vivre hors de mon corps, et hors du temps. À un moment donné, nous nous abandonnâmes au sommeil, avant de nous réveiller, de bouger tout doucement et de nous assoupir de nouveau. Je n'aurais su dire si c'était elle qui s'était réveillée la première et m'avait caressée, ou si c'était moi. Mes mains avaient tant besoin de la toucher qu'elles montaient et descendaient sans intervention de ma part le long de son dos, de son ventre et de ses bras.

En m'endormant, je rêvai que Linde et moi étions des particules tournant l'une autour de l'autre, se transformant brusquement en ondes, marées et courants. Mr Garg avait fait un commentaire à propos du dualisme que je n'avais pas noté. Si l'on croise un âne avec une jument, avait-il expliqué, on obtient une mule. La mule est-elle une ânesse ou une jument ? D'après lui, c'était une question idiote. Un aspect de son raisonnement agitait mon sommeil. Les particules ne devenaient pas des ondes, et les ondes des particules. Ces propriétés n'appartenaient qu'aux photons, et je n'étais pas aussi libre que je le croyais. En fait, l'incertitude de l'équation de Heisenberg ne tendait qu'à prouver qu'il était possible de quantifier l'incertitude. Comment avais-je pu me croire libre et quitter tout simplement ma maison en pleine nuit ? Je ne

pouvais pas avouer à mes parents que je passais la nuit chez une divorcée. Je serais privée de sorties pendant les vacances. Je secouai Linde pour la tirer du sommeil.

- Il faut que je parte avant que mes parents se réveillent, annonçai-je, en enfilant mon jean et ma chemise.
 - Serre-moi une dernière fois dans tes bras. Je m'avançai et l'enlaçai.
 - Je viendrai demain après les cours, promis-je avant de partir, le cœur brusquement gros.
- Je refermai sans bruit la porte d'entrée et rentrai chez moi à pied.

Dehors, il n'y avait pas âme qui vive. J'arrivai dans notre ruelle de service. La porte donnant dans la véranda était restée ouverte. Je la verrouillai et traversai la véranda sur la pointe des pieds. La porte de la maison, sur l'arrière, était ouverte aussi. Je la refermai derrière moi et regagnai ma chambre. Sur ma table de nuit, le réveil indiquait cinq heures. Je m'étendis, juste à temps, avec un sentiment de soulagement. Ma mère se réveillait tôt le matin et préparait mon thé avant de partir à son cours de yoga à la maison de quartier. Certains jours, elle prenait du temps pour jardiner, alors que notre jardin n'était qu'un petit carré d'herbe à peine plus grand qu'un tapis.

En classe, dans un état d'hébétude je planchai sur les interros écrites d'histoire et de physique. En physique, Mr Garg aborda l'expérience de la pensée de Schrödinger, et parla longuement d'un chat qui pouvait être mort ou vivant jusqu'à ce que quelqu'un décide de l'observer. Le fait que quelqu'un l'observe constituait une différence, même s'il n'aurait pas dû en être ainsi. S'il n'existait pas de vérité objective, je pouvais être une prima donna.

À la fin de la journée, je rentrai à la maison et m'effondrai sur mon lit. Je décidai de faire une petite sieste avant de partir chez Linde. Un brusque coup de sonnette me tira du sommeil. J'avais oublié Rani. Elle était là pour faire la vaisselle, pour me séduire. Dans sa longue natte noire et ondulante, elle avait glissé une tige de jasmin en fleurs. Je savais qu'elle s'était faite belle pour moi. Je la fis entrer. Le sentiment de liberté qui m'avait envahie la nuit précédente s'était dissipé. Je me sentais maintenant limitée par mes choix. Rani était là devant moi, fraîche et belle. J'étais censée aller voir Linde. Tout devait être terminé avant le retour de ma mère. Des êtres dénombrables et des lieux précis étaient en jeu, sans la moindre incertitude. Le temps était limité. Je devais revoir le chapitre sur Heisenberg à tête reposée et le réinterpréter.

- Je vais faire la sieste. Tu n'as qu'à me prévenir quand tu auras fini la vaisselle, annonçai-je.
- Vous êtes en colère contre moi, *Babyji* ?
- Non, assurai-je, en fermant la porte de ma chambre.

Sur le plan émotionnel, je me sentais versatile. La veille au soir, j'avais rôdé autour de sa jhuggi en essayant de la trouver, et maintenant je trouvais pénible de lui répondre autrement que par monosyllabes. Je savais que la blessais. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je ne parvenais pas, malgré toutes mes idées ultra-modernes sur l'égalité des castes, à me forcer à être polie. Je n'aurais jamais parlé sur ce ton à quelqu'un d'autre qu'à un domestique. Au bout d'un moment, j'entendis frapper à ma porte.

- J'ai terminé la vaisselle. Faut-il que je parte ?

Je la sentais au bord des larmes.

- Que se passe-t-il ? demandai-je.

Elle se tenait sur le seuil, la tête baissée, sans dire un mot.

- Viens ici, dis-je, en désignant le bord de mon lit.

Quand elle me parlait, Rani se tenait toujours debout ou accroupie.

- Là ? demanda-t-elle, en montrant mon lit.

Elle avait brusquement l'air d'un escargot réfugié dans sa coquille, et plus du tout de la femme provocante qui m'avait montré son cul, qui m'avait clouée sur place avec son sindhoor rouge sang.

- Oui, ici.

Elle s'assit sur le bord de mon lit, la tête toujours basse. Je me sentais vraiment mal. Je posai mes doigts sous son menton et lui fis redresser la tête. Lui caressai les sourcils. Elle leva les yeux. De l'index, je suivis

la courbe de ses lèvres charnues. Elles étaient un peu gercées. J'avais l'impression qu'elle était placée sous ma responsabilité, qu'elle m'appartenait. Je l'embrassai. Ensuite, aucune de nous deux ne bougea. J'étais choquée par ce que je venais de faire. Je n'avais jamais embrassé personne, pas même Linde. Je passai un moment à m'observer de l'extérieur, mes lèvres remuant tout contre celles de Rani. Je tentai de formuler l'équation de l'incertitude. Et puis je pensai au chat de Schrödinger qui était vivant ou mort parce qu'on l'observait.

– À quoi penses-tu ? demanda Rani, avec un sourire enjôleur.

Sa mauvaise humeur avait disparu. Je l'embrassai de nouveau, cette fois-ci tout à fait délibérément. Comment expliquer la fonction ondulatoire de Schrödinger à quelqu'un qui n'avait jamais fréquenté l'école ? L'hindi, que je parlais couramment dans la vie de tous les jours, était sérieusement limité dès qu'il s'agissait d'exprimer des notions compliquées.

– Rien. Tu es belle, dis-je en hindi.

Elle rougit. Même sur sa peau d'un brun foncé, je vis la couleur envahir ses joues.

– Je suis allée à pied jusqu'à ta *jbuggi*, hier soir. Mais dehors il n'y avait que les hommes.

– Tu es venue à la *jbuggi* ?

– Oui. Je te cherchais. J'avais envie de te voir.

– *Didi*. Ne recommencez jamais. Des gens de votre condition ne doivent pas être vus là-bas.

– Ne t'inquiète pas.

Après le départ de Rani, j'enfilai mes chaussures et fonçai à vélo chez Linde.

– Je t'attendais. Où étais-tu ?

– Désolée, il y a eu un problème à la maison avec la nouvelle bonne, marmonnai-je.

– Ta bonne sexy ?

Sa voix était tendue.

– Oui, répondis-je, les yeux baissés.

– Oh, tu sais, les bonnes de nos jours !

Je me sentais minable de parler ainsi de Rani. J'étais lâche de laisser Linde critiquer sur ce ton les domestiques. Où était ma liberté, si j'avais si peur ? Linde parlait des bonnes de la même manière que toutes les autres femmes. Peut-être était-elle en tous points semblable à Mrs A, B, C et X.

– Veux-tu boire un Coca ? me demanda-t-elle.

– Non, merci. Ma mère rentre du travail à 17 h 30, il faudra bientôt que je m'en aille.

Je vis une lueur de déception passer sur son visage. Puis elle m'entraîna dans sa chambre. Assises sur son lit, nous nous enlaçâmes. Je ne l'avais toujours pas embrassée. J'en avais envie maintenant, mais je venais d'embrasser Rani. Je n'avais pas envie d'embrasser deux femmes le même jour. Cela ferait de moi une fille superficielle.

Au dîner, pendant qu'à la cuisine Rani nous préparait des rotis, ma mère demanda :

– Comment travaille-t-elle ?

– Elle est très bien.

– Tu en es sûre ? Neeta a demandé à reprendre sa place. Elle a promis de venir régulièrement, maintenant.

– Maman, la nouvelle est très bien. Elle est toujours à l'heure et elle travaille bien.

– Il ne t'a pas fallu longtemps pour changer de camp, remarqua ma mère, d'un ton léger. Je haussai les épaules, feignant l'indifférence.

Quand mes parents allèrent se coucher, je me glissai dehors par la porte de service. En moins de dix minutes j'étais dans le lit de Linde, en train de jouer avec ses cheveux. Je n'avais plus besoin de me convaincre que j'étais libre. Je me sentais libre.

Mes bras frôlèrent son flanc puis vinrent se poser sur son derrière. Ses fesses rondes étaient pareilles à des melons à la forme parfaite. Certaines filles deviennent majeures au moment de la puberté. D'autres

quand elles ont un enfant. Les filles comme mon amie Sheela, lorsqu'elles commencent à fréquenter le temple. Je le devins autrement, et en un clin d'œil. Je laissai descendre mes mains jusqu'en bas du dos de Linde et fis glisser mes paumes sur ses fesses. Puis je les saisis à pleines mains. Et les pressai.

Et je devins majeure.

Toute ma vie, on m'avait appris à vénérer mes aînés. Quiconque avait cinq ans de plus que vous était un aîné. Presser les fesses de Linde enfreignait toutes les règles de la vénération. D'aînée, je la transformais en être sexuel, en égale. Cela faisait de moi une adulte.

Cette sensation me submergea. J'aurais voulu pouvoir l'exprimer avec des mots, dire quelque chose à Linde. Elle gémissait doucement et frottait ses mollets lisses contre mes jambes. Je pressai plus fort encore la chair qui emplissait mes mains. Il me vint à l'idée que je pourrais aller plus loin. J'avais peur de toucher l'espace entre ses fesses, mais finalement je laissai mes doigts s'attarder dans la fente qui les séparait jusqu'à ce que je sente quelques poils. Sa respiration devint plus laborieuse. Je me scandalisais moi-même. J'étais pétrifiée. Je ne savais pas comment continuer. Dans ce domaine, il existait une étiquette dont j'ignorais tout. J'en restai là.

Nous passâmes le reste de la nuit blotties dans les bras l'une de l'autre, dormant à poings fermés. Des phrases entières du *Kama Sutra* défilaient sur l'écran de mes rêves. L'édition que j'avais lue était imprimée en petits caractères, il y avait en couverture une illustration d'un manuscrit ancien. Dans mes rêves, les phrases servaient de légendes à des photographies, les personnages étaient Linde, Rani, et un brahmin d'une caste supérieure sorti de je ne sais quel film. Je n'y tenais pas de rôle. Quand, tôt le matin, j'entendis sonner le réveil, je secouai Linde et m'habillai.

– À cet après-midi, lançai-je au moment de filer.

Je me précipitai chez moi pour me fourrer au lit avant que mes parents se lèvent. Quand ma mère entra dans ma chambre avec ma première tasse de thé du matin, je roulai sur le dos en bâillant.

– À te voir ainsi vautrée dans ce lit, on croirait que c'est ton mari qui entre dans la chambre. Couvre-toi donc avec ton drap, ordonna ma mère.

Je m'assis et me frottai les yeux. Je fis la moue. Je pris la tasse en regrettant de ne pouvoir partager mon lit et mon premier thé du matin avec Linde.

Comme je ne m'étais pas beaucoup reposée pendant la nuit, le monde flottait devant mes yeux. En classe, je ne fus pas très attentive. Je me sentais supérieure à tous mes camarades. Aucun d'eux, même les plus chahuteurs qui apportaient des magazines pornos en classe, n'avaient jamais touché la chair nue du cul d'une femme. Celle d'une jeune cousine, peut-être, mais pas d'une vraie femme. J'en étais sûre et certaine.

– Quelle est la constante de Planck ? demanda Mr Garg à la classe pendant le cours de physique.

Personne ne répondit.

– Sumeet. Quelle est la constante de Planck ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Alors lève-toi et reste debout. Vidur, le sais-tu ?

Vidur se leva et garda la tête baissée. Je fus étonnée. D'habitude, Vidur connaissait toutes les réponses. Il était trop tard pour que je lui fasse passer la définition sur un petit bout de papier. En classe, Vidur était mon meilleur ami et partageait mon pupitre, un petit pupitre en bois. Nous étions assis sur de petites chaises en bois. Comme il y avait deux élèves par pupitre, la plupart d'entre nous avaient tracé une ligne au milieu pour délimiter leur espace. Si le crayon de l'un s'égarait au-delà de cette ligne, cela pouvait donner lieu à une altercation et à une effroyable dispute pendant la récréation. Dans notre classe, Vidur et moi étions les seuls à ne pas avoir tracé de ligne. Il arrivait souvent que son cahier envahisse largement mon espace, sans que je ne dise rien. Quelquefois je posais mon plumier métallique, que j'avais orné de photos de George Michael, carrément de son côté, et pour toute réaction j'avais droit à un petit sourire.

– Chakra Dev, beugla Mr Garg.

– Désolé, monsieur.

– Alors lève-toi.

Chakra Dev était le seul garçon de la classe qui se rasait tous les jours. Aussi était-il convaincu de pouvoir traiter tout le monde de haut. Je jubilais. Non seulement il ne connaissait pas la constante de Planck, mais il n'avait ni Linde ni Rani qui l'attendaient. En matière de choses sérieuses, l'adulte c'était moi, pas lui.

– Ceux qui ne connaissent pas la constante de Planck, levez-vous !! hurla pratiquement Mr Garg.

Tout le monde se leva. Sauf moi.

– Pourquoi Anamika est-elle la seule à la connaître ? Les autres, qu'avez-vous fabriqué ? brailla notre professeur.

Mr Garg était très clair de peau, et quand il s'énervait son visage virait à l'écarlate. Il avait expliqué la mécanique quantique presque jusqu'à s'en casser la voix, et personne ne savait rien.

– Toi, Anamika ?

– Valeur ou signification ? demandai-je, en me levant.

– Pardon ?

– Voulez-vous la valeur, ou que j'explique ce qu'elle signifie, monsieur ?

– Mais regarde-les donc tous. Pourquoi ne pas reprendre l'explication depuis le début ? Manifestement, j'ai fait du mauvais boulot. Tiens, viens donc nous expliquer ça ici, face à tout le monde, conclut-il, en montrant l'avant de la classe, où il se tenait.

Je me sentis affreusement gênée. J'avais horreur d'être désignée, quelle qu'en soit la raison, bonne ou mauvaise.

Je décidai de parler tout en restant à ma place. Il était naturel pour moi de m'adresser à la classe, je le faisais chaque jour dans mon rôle de Premier préfet, pendant le rassemblement du matin qui réunissait tous les élèves de l'école. Au fur et à mesure que je définissais le principe d'incertitude et entrais dans les détails, j'oubliai un peu ma timidité.

– Excellent. Vous avez tous suivi ? Hier, vous avez eu une interrogation écrite sur le sujet, et aucun de vous n'a su répondre.

Tout le monde s'agitait. Les élèves qui étaient bons d'habitude s'agitaient d'autant plus. Mr Garg allait rendre les devoirs et maintenant tous craignaient le pire. Je restai là, me sentant exclue, une fille à lunettes sans rien de mieux à faire que de réviser ses cours de physique. Puis je me souvins qu'il n'en était rien. Je détournai le visage pour dissimuler le sourire qui se dessinait sur mes lèvres, et remarquai le regard de Sheela posé sur moi. Évidemment, elle allait croire que j'étais ravie de ma prouesse scolaire.

– À présent, asseyez-vous et tâchez de prendre exemple sur Anamika, ordonna Mr Garg.

Après le cours, mes amis se mirent à me taquiner. En général on m'aimait bien, mais tout le monde me trouvait trop bûcheuse. Je m'étais fait quelques bons amis ces deux dernières années, grâce à quelques petits services rendus. Quand nous avions quinze ans, Ashima avait rencontré un garçon lorsqu'elle avait été passer les grandes vacances dans la famille de son père à Calcutta. J'avais écrit un court poème pour lui, qu'elle lui avait envoyé. J'avais demandé à Ashima de me le décrire en détail, son teint clair et ses yeux verts pailletés d'or, sa bouche pâle et le rose tendre des poils sur ses joues. En composant le poème il avait bien fallu que je l'aime, Jay, sinon je serais restée en panne d'inspiration, j'avais donc pensé à lui toute la nuit jusqu'à en être follement amoureuse. Ce fut un succès. Depuis, il écrivait régulièrement à Ashima.

Pour son anniversaire, Vidur avait voulu offrir un poème à sa mère et m'avait demandé de l'aider. J'avais été incapable de trouver quoi que ce soit, ou d'aimer la mère de Vidur, alors le lendemain je lui avais permis de recopier celui que j'avais écrit pour la mienne. Je n'y voyais aucun mal, il avait déjà été composé, et ma mère l'avait déjà lu.

– Comment peux-tu bosser ta physique pendant qu'il y a du cricket à la télé ? demanda Vidur.

– Comment supportes-tu de regarder le cricket ?

Vidur voulait entrer dans l'armée, il était brillant et avait une riche personnalité. Je voulais qu'il pense la même chose de moi. J'avais envie de lui dire combien la personnalité de Linde était riche.

– La sainte nitouche, la chouchoute du prof, lança Sheela, en s’approchant de nous. D’habitude, quand quelqu’un me taquinait en sa présence, Vidur disait un mot ou deux pour me défendre. Ce jour-là, il se contenta de sourire puis de se lever et de quitter la classe.

– Je ne suis pas aussi sainte nitouche que ça, va.

– Peut-être bien que tu as de bonnes notes et que tu seras la première de la classe, mais moi je m’amuse beaucoup plus, affirma Sheela.

Sheela, qui avait beaucoup de succès auprès des garçons, était plutôt intelligente. Mais elle était paresseuse. Nous n’étions pas des amies intimes, pourtant de temps à autre, quand les autres filles de la classe n’étaient pas sympas avec elle, elle me prenait pour confidente.

– J’ai vu ton petit sourire narquois quand Mr Garg nous a tous grondés.

– Je souriais pour une autre raison. C’est un secret.

Je regardai ses lèvres pleines et roses, sa peau laiteuse, et me demandai quel effet cela ferait de les embrasser.

– Ne mens pas. Je sais que tu te sentais supérieure, insista-t-elle.

La plupart des filles la jalouaient, mais Sheela savait que je ne m’intéressais qu’aux études, pas à la beauté physique, et que je n’avais donc aucune raison de lui jeter le mauvais œil.

– Tu as une bouche splendide, remarquai-je.

Elle rougit.

– Si un jour il te vient l’envie d’embrasser quelqu’un, prévien-moi.

– Hein ?

– Moi aussi, j’ai envie de m’amuser.

– Très drôle, dit-elle, sans paraître le moins du monde me trouver amusante.

– Je parle sérieusement.

– Tu es vraiment bizarre, Anamika. Je m’étais fourrée dans le pétrin. Je feignis de l’avoir fait pour la frime et éclatai de rire.

Dans le car de ramassage me ramenant à la maison, je pensai à Rani. J’avais envie de faire la sieste et qu’elle soit à côté de moi, mais j’avais promis à Linde de passer la voir.

Quand Rani arriva, je lui annonçai :

– Aujourd’hui, je suis très pressée. Veux-tu bien te dépêcher ?

– Oui, *Didi*.

Constater que, sur un certain plan, j’entretenais avec elle une relation fonctionnelle dans laquelle elle était véritablement ma domestique, m’éceura. D’ailleurs, était-il possible pour deux personnes d’oublier tout à fait leur condition et de n’être l’une pour l’autre que des êtres humains ? Je l’avais toujours cru, pourtant Rani et moi nous nous trouvions désormais dans une situation concrète permettant de le vérifier.

Quand elle eut terminé sa tâche, elle m’annonça :

– J’ai fini. Faut-il que je parte ?

– Rani, répondis-je, en levant les yeux vers elle.

– Oui, *Didi*.

– À partir d’aujourd’hui, quand nous serons toutes les deux, je veux que tu me traites d’égale à égale. Devant les autres, tu peux être comme d’habitude.

– C’est impossible, *Babyji*. Ce ne serait pas bien, protesta-t-elle, en baissant les yeux.

Je m’approchai d’elle, qui se tenait sur le seuil de ma chambre, et passai mes doigts sur ses lèvres. Elle avança une main. Un frisson me parcourut l’échine. Je l’attirai dans ma chambre et nous jetai toutes les deux sur le lit. Plutôt que l’ennuyeux rêve du *Kama Sutra* où je n’avais pas réussi à faire mon apparition, je nous vis Rani et moi dans une position érotique. Je saisis ses cuisses sous son sari. Mes mains palpèrent les muscles vigoureux de ses jambes. Son postérieur était robuste et tonifié par des années de labeur. Elle ne portait pas de culotte. Les domestiques n’en portaient jamais. Je pressai ses fesses, une dans chaque main.

Mes doigts sentaient sa chaleur.

Je scrutai son visage, qui était tout près du mien. Elle avait les yeux fermés.

– Qu'y a-t-il ? demandai-je, en devinant chez elle une sorte d'agitation.

Elle ouvrit les yeux et souffla :

– Ce n'est pas bien.

– Tu trouves que c'est mal ?

– Non.

Il ne m'en fallait pas davantage. Je franchis les quelques centimètres supplémentaires que je n'avais pas osé franchir avec Linde. Quelques instants plus tard, je laissai de nouveau glisser mes mains le long de ses jambes pour rabattre son sari.

– Je dois m'en aller. Mais demain après-midi, viens à 14 heures pile.

– Oui.

Je refermai la porte derrière elle et portai mes mains à mon visage. Elles sentaient le bidonville, les vêtements pas lavés et les sécrétions de Rani. J'allai à la salle de bains me savonner les mains et le visage. Ensuite, je me rendis à pied chez Linde. Avec elle, je ne m'envoyai pas en l'air. Je ne pouvais pas, juste après Rani. Je lui annonçai que je tâcherais de revenir le soir même.

– Je veux te rendre heureuse, déclarai-je au moment de partir.

– Mais tu me rends heureuse.

– Non, pas dans ce sens-là. Je veux dire au lit.

Elle me sourit et joua quelques secondes avec mes cheveux.

– Tu es si jeune, je n'arrive pas à croire ce que je fais.

– Je ne suis pas si jeune que ça, protestai-je, en refermant son portail en fer.

Il était plus haut que moi et très ouvragé. Je rentrai à la maison à pied avec le sentiment d'être à la fois étrangement jeune et étrangement vieille.

Dans la soirée, je lus mon bouquin de biologie et fis mes devoirs de maths pendant que ma mère cuisinait des aubergines pour le dîner. Elle avait donné sa soirée à Rani. Une fois par semaine, mon père jouait aux cartes avec ses collègues de bureau. C'était un de ces soirs-là. Il était rentré à la maison après maman, et j'avais dîné et regardé un peu la télé. C'étaient les moments les plus paisibles. Vers 20 h 45, pendant que nous regardions les nouvelles, le téléphone sonna. Je bondis pour répondre.

– Pourrais-je parler à Anamika ? demanda une voix enfantine.

C'était Sheela.

– C'était sérieux ce que tu as raconté aujourd'hui ? demanda-t-elle.

J'étais mal à l'aise. Je risquais des ennuis épouvantables.

– Je blaguais, répondis-je, en me retournant pour voir si ma mère écoutait.

– Tu étais sérieuse. Je l'ai bien vu que tu étais sérieuse.

– Non, je faisais semblant.

– Tu es sûre ?

Elle ne paraissait pas franchement vouloir me causer des ennuis. Et si elle était intéressée ?

– Pourquoi poses-tu la question ?

– Oh ! Juste-Comme-Ça, assura-t-elle, en changeant de ton, avec l'air de ne pas tellement tenir à le savoir.

– Non, dis-moi la vérité.

– J-C-C, lança-t-elle, en mettant fin à la conversation.

– Qui était-ce ? demanda ma mère.

– Sheela.

– N'est-ce pas ton amie au teint clair, celle qui est éclatante de santé ? s'enquit ma mère d'un ton approbateur.

– Oui, c'est elle.

– Tu devrais aller moins souvent au soleil et manger davantage. Tu lui ressemblerais plus.

Ma mère est une Indienne du Nord typique, pour qui les femmes devraient être potelées et avoir le teint clair.

Je n'avais pas envie qu'elle démarre là-dessus. Il n'était pas suffisant que je travaille dur en classe et que j'aie des ambitions professionnelles. Elle aurait été bien plus fière de moi si j'avais eu le teint plus pâle, un corps bien en chair, et davantage de goût pour la vie de femme d'intérieur. Cela ne me gênait pas tant qu'on me fichait la paix. Je savais que je m'en sortais mieux que les autres, et si elle voulait vraiment une de ces filles-là, je pouvais toujours en ramener une à la maison. Pourquoi mes parents voulaient-ils que je sois à la fois l'une et l'autre ? Ne pouvaient-ils pas se rendre compte qu'il m'était impossible de consacrer mes vingt-cinq premières années à briller dans mes études pour devenir physicienne nucléaire, si tout ce que l'on attendait de moi pour les cinquante années suivantes c'était que je coupe des légumes en rondelles à la cuisine ?

– Maman, elle a raté l'interro écrite de physique.

– Je n'ai jamais dit qu'elle était plus intelligente que toi. Tu es très intelligente, et j'en suis fière.

– D'accord, maman, et maintenant au travail, lançai-je, en me levant pour retourner dans ma chambre.

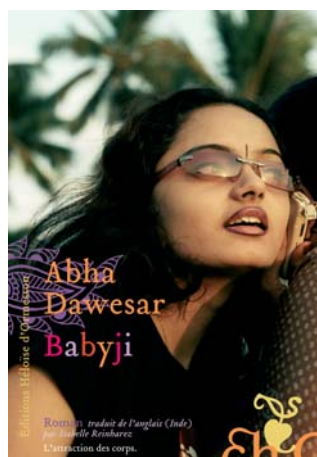
Quelques minutes plus tard, mon père rentra. Je lui dis bonsoir et regagnai ma chambre. Pour filer chez Linde, j'attendais que mes parents s'endorment. Ce soir-là, ils ne dormirent pas avant vingt-trois heures. J'entendais mon père rapporter les petites intrigues de bureau. Je voulais qu'ils s'éveillent aux plus vastes réalités de la vie, à la passion, à l'amour, à la vie, qui est magique et lyrique. Lorsque enfin ils éteignirent, je tombais de fatigue. J'avais envie de voir Linde, mais mes yeux se fermaient tout seuls. Je me faufilei au salon sur la pointe des pieds pour lui téléphoner.

– Je ne peux pas venir ce soir, murmurai-je dès qu'elle décrocha. Je t'appellerai demain.

– Ça va, toi ?

– Oui, bonne nuit.

Je raccrochai et jetai un coup d'œil dans la chambre de mes parents pour m'assurer qu'ils ne m'avaient pas entendue. Puis je me couchai et dormis.



Abha Dawesar, *Babyji*

Roman traduit de l'anglais (Inde) par Isabelle Reinbarez

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | www.heloisedormesson.com

ISBN 978-2-35087-049-6 | 22 € | 448 pages | Distribution/diffusion Interforum